

Sylvie Julien

Le vol de l'oiseau blanc

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-5347-10

©Sylvie Julien

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Première partie : la plage -

-1-

Le présage de l'oiseau blanc - 23 Août 2013

Il inspire profondément en gonflant son ventre, comme le lui a expliqué le docteur Dubois. Anton est pourtant à bout de souffle, et une douleur lancinante à la base de son estomac, —ou peut-être à l'intestin —, violente comme le coup de poignard reçu jadis, au temps de sa jeunesse, et dont le souvenir jaillit du tréfonds de sa mémoire, l'oblige à ralentir son allure. Il est allé à pied, tôt ce matin, montrer les résultats de ses analyses médicales à son vieil ami, et ils ne sont pas bons. Soixante ans passés, trop d'alcool, de bonne chair, de tabac, le cocktail classique qui conduit les hommes de son âge à l'accident cardiaque, au cancer, à la lente décomposition des corps qui se croyaient invincibles.

Anton s'est donc brusquement décidé à se mettre à l'exercice, peut-être même à reprendre le golf qu'il pratiquait voilà... quinze ans, déjà, avec les amis, notables et politiciens en vue, dont il avait pris soin de s'entourer afin de mieux masquer les magouilles et trafics qui lui permettaient d'arrondir les revenus —déjà pourtant rondelets- des trois commerces qu'il dirigeait. Anton se définit habituellement comme un opportuniste. Il ne laisse rien au hasard.

Ce matin-là, donc, décidé à se mettre à la marche, il parvient, enfin, en haut du raidillon qui coupe au travers de l'étendue herbeuse, épineuse et inhospitalière, menant au sommet de la falaise. Sa chemise de soie trempée lui colle au corps, il serre contre lui le journal acheté quelques minutes plus tôt dans un bar-tabac tout près du

domicile du docteur Dubois. Il se rend compte, tout à coup, que le tissu clair de sa chemise de marque est à présent maculé de taches noires, grasses, provoquées par l'encre du papier journal.

Pourquoi a-t-il ressenti tout à l'heure le besoin, en ce matin du 23 Août, de s'arrêter pour boire un café dans un bar-tabac, place Saint Vincent, qu'il n'avait jamais remarqué auparavant ? Il en a profité pour parcourir, tranquillement (un mot jusqu'alors inconnu de son vocabulaire), les nouvelles du jour. Un coup en pleine poitrine, suivi d'un indéfinissable malaise, a frappé sa cage thoracique à la lecture du gros titre, en première page.

VENDREDI 23 AOÛT - TOUJOURS AUCUN SIGNE DE VIE DES TROIS JEUNES DISPARUS DE L'AUTOROUTE DE NORMANDIE.

Quatre photos en noir et blanc. Le mauvais cliché d'une petite Volkswagen abandonnée dans un fossé au bord d'une route secondaire.

Et trois portraits, trois visages.

En premier, la petite Sonia, les cheveux en désordre, son nez pointu et son regard farouche tendus vers l'objectif. Sur la seconde photo, un peu floue, ce petit voyou qu'Anton a pris depuis longtemps sous sa protection, arborant avec son habituelle insolence un sourire ravageur. Et enfin, tout en contraste et en lumière, le visage de cette toute jeune fille aux longs cheveux lisses, aux joues ambrées creusées de fossettes, dont la mère a donné l'alerte, dès mercredi soir. Un regard de biche craintive, qu'il lui semble avoir déjà vu, quelque part, ailleurs...

Anton a parcouru l'article, haussé les épaules, et s'est jeté sur les pages des sports. Juste avant de quitter le bar-tabac, il a encore acheté un magazine de santé, ça ne lui

était jamais arrivé. Le titre, « les aliments anti-cancer », lui a semblé intéressant.

Il se trouve maintenant à une centaine de mètres du Bunker, qui domine la mer de sa masse couleur de sable. Un défi au temps, à l'érosion rongant la falaise. Sa plus belle réussite. Demain soir, s'y tiendra en grandes pompes la deuxième soirée privée de l'été. Des commerçants, quelques politiciens, et les meilleures pépites de la jeunesse dorée de la ville. Mais l'ouverture officielle de la boîte de nuit, dans trois semaines, se fera sans Jan, son associé, parti sans laisser d'adresse. Anton ferme les yeux ; il imagine son ami voguant très loin, sur une coque de noix, au large des côtes, vers son île verte, son rêve d'éternité auquel il aspirait tant. Après tout, pourquoi pas, si tel était le destin choisi par Jan ? Ce projet le taraudait, et le Bunker existera bien sans lui.

La sueur qui coule le long du visage d'Anton s'insinue maintenant sous ses paupières, lui piquant les yeux. D'un revers de manche, il essuie son front, s'arrête, soudain ébloui. Le soleil du matin éclaire l'ancien blockhaus accroché entre terre et mer, en retrait de la falaise. Des lambeaux de lumière s'étirent entre les arbres et la pierre irisée, illuminée par la réverbération du soleil sur la surface de l'eau et magnifiée par le travail des artisans, qui ont redonné vie et beauté au vieil ouvrage de guerre. Des oiseaux blancs dansent autour de l'étrange bloc minéral, posé tel un ouvrage antique monumental sur son socle de craie. Anton sort un mouchoir, tente de retrouver un souffle régulier, mais son cœur s'emballe et son corps aussi lourd que la carcasse inutile d'un vieux bateau échoué lui semble s'enfoncer dans la terre humide.

Et s'il allait mourir là, tout de suite ?

Mais pour l'instant, il est encore vivant. Il reste donc planté, le souffle court et rauque, à contempler les nuages. Aspiré par l'immensité, il oublie bientôt son corps. Son esprit s'échappe, durant quelques brèves secondes. Tout là-haut se joue en effet un étrange spectacle. Un ange au visage furieux chevauche un éléphant dont la trompe s'étire jusqu'à se rompre. Mais voilà celle-ci bientôt transformée en trompette céleste, prête à sonner une charge d'animaux fabuleux. Et tout à coup Anton a huit ans. C'est un après-midi d'été très ancien, bien loin d'ici. Il s'est enfui de la salle d'étude et le voilà allongé au milieu d'un champ de blé, la tête dans les nuages.

Mais la vision se déchire déjà, emportant la courte rêverie. Les nuages s'éloignent, et à présent Anton observe, très haut dans le ciel dégagé, la silhouette d'un oiseau suspendu dans l'espace. Gracieux, minuscule, à cent lieues des monstres poly-formes du rêve éveillé emportés par le vent, il brille sous les rayons du soleil et semble immobile, posé comme une lettre blanche sur sa page bleu azur.

Mais tout à coup l'oiseau blanc a plongé, il a disparu vers l'horizon et les profondeurs de la mer.

Sa respiration rétablie, Anton reprend sa marche. Des images floues tremblent devant ses yeux, tandis qu'il se rapproche du Bunker. Tout près du bâtiment, -mais n'est-ce qu'une illusion, il se sent si fatigué et sa vue est brouillée par la sueur qui coule toujours dans ses yeux, et en plus il a oublié ses lunettes-, surgissent trois silhouettes. Immatérielles, elles glissent le long de la paroi de béton. Des fantômes en plein jour, des taches claires et mouvantes sur la pierre blonde. Anton plisse ses paupières, se frotte les yeux.

Non, la vision appartient bel et bien au réel. Il les reconnaît parfaitement, à présent. Trois jeunes gens, comme les disparus du journal. Trois silhouettes souples qui se détachent sur la surface de béton. Ils étaient là, ce soir de fin juillet, lors de l'inauguration du Bunker. Une soirée dont le succès avait été ternie par la dispute entre Anton et Jan, quand ce dernier avait froidement annoncé son intention de partir, bientôt... Pourtant Anton était loin alors d'imaginer un départ aussi brutal de son associé et ami. Sans même un mot d'adieu.

Anton marque de nouveau un temps d'arrêt. Les trois jeunes gens l'ont-ils aperçu ? Sans doute pas encore... Mais que font-ils ici, à cette heure encore matinale ? Sont-ils venus lui parler ? Que, ou plutôt qui, cherchent-ils ?

La jeune fille blonde à la silhouette de mannequin, qui portait lors du fameux soir un diadème de fleurs, et paraissait plutôt éméchée, s'est hissée jusqu'à l'ouverture du mur Nord, une fenêtre creusée dans le béton et garnie de grilles... Que fait-elle perchée là-haut ? Son ami, un grand garçon à la carrure de nageur olympique, légèrement voûté, se tient derrière elle, prêt sans doute à l'aider à descendre de son perchoir... Le troisième personnage, un jeune homme de type méditerranéen, sorte de prince des mille et une nuits portant ses cheveux bruns attachés en catogan, faisait lui aussi partie de la bande, ce soir de fin juillet au Bunker. Il se retourne, scrute l'espace autour de lui... Il vient d'apercevoir Anton.

Anton voudrait marcher vers eux, les appeler, mais il reste cloué sur place. Le vent qui se lève s'engouffre tout à coup dans la masse épaisse de ses cheveux d'un blanc de neige. Le bras puissant qu'il lève en direction des jeunes gens s'abaisse, comme celui d'un guerrier vaincu.

Une violente douleur à la poitrine lui coupe de nouveau la respiration.

Les trois visiteurs du matin ont déjà disparu.

2-

Premier juillet 2013

Nous sommes au début de l'été. Zoé, comme chaque jour depuis la fin des cours, a rendez-vous avec Lucie sur la plage. Elle quitte le boulevard maritime et rejoint, très vite, le *Quartier général* des jeunes filles, aux pieds de l'escalier qui descend vers la mer. Sa serviette vite étendue sur une bande de sable entre les galets, elle pose son sac à dos et s'installe, genoux repliés contre elle. Face à l'horizon, elle promène machinalement son regard, du Cap de la Hève jusqu'à la digue Nord. Le reflet des rayons du soleil sur la surface de l'eau, d'un vert profond, l'apaise. Cet espace infini lui appartient. Le Havre. C'est là que Zoé a vu le jour. Entre la tradition sage et élégante des villas de la côte, la modernité de la cité grise et rose d'Auguste Perret, le port et les quais de la vieille ville insoumise. Le ciel sans limite, la lumière magique et tout en contraste de Monet. La mer miroitante, verte, grise, bleue. Et au-delà, le monde, palpitant, infini.

Zoé rêve, mais les minutes passent, et maintenant elle s'agace du retard de son amie. En fin d'après-midi elle doit rejoindre sa grand-mère et son frère Damien en ville, elle va être en retard.

« - Tu es là depuis longtemps ? »

Zoé sursaute. Éblouie, elle lève la tête, une main en visière au-dessus de ses yeux.

C'est une Lucie entièrement nouvelle qui se tient en contre-jour, à ses côtés. Elle a coupé et teint ses cheveux

blonds-roux, et une grosse mèche rose tombe maintenant sur son front, cachant un œil. Vêtue d'un mini-short, d'une courte veste et d'un body échancré en tissu brillant, la jeune fille ôte ses lunettes de soleil, se penche pour embrasser son amie de toujours.

« - Quelque chose me dit que mon nouveau look ne te convient pas vraiment. Je me trompe ? »

Zoé secoue la tête, elle ne sait pas quoi dire. Les piercings envahissants de Lucie ont presque tous disparu, un fard de poupée japonaise recouvre son teint de rousse. Zoé tire de son sac son téléphone, et en un clic emprisonne la nouvelle image de son amie.

Un peu plus âgée que Zoé, Lucie a longtemps constitué son modèle. Tout en gardant l'allure sage et vaguement enfantine qui reste SA marque de fabrique, Zoé tente souvent de l'imiter. Pourtant cette fois, elle se sent dépassée, écœurée, un peu effrayée peut-être. Lucie n'est plus LA Lucie de son enfance, gaie, drôle, l'amie toujours présente à ses côtés quand sa vie traversait des passes difficiles.

Une boule chaude monte de son ventre. Zoé ferme les yeux ; en quelques secondes elle voit son amie happée dans un tourbillon d'eau visqueuse et sombre. Dans un bruit de succion terrible, Lucie a disparu.

Troublée, les joues brûlantes, Zoé laisse échapper un rire bien trop aigu avant de revenir au présent, au réel, à la plage où elle se trouve en ce moment avec Lucie.

« - Disons que je vais m'habituer. De toutes façons, je n'ai pas mon mot à dire... »

-C'est amusant, non ? Et puis, on est en vacances. C'est Solveig qui m'a coiffée et maquillée. Elle est douée, tu ne trouves pas ? Elle sait tout faire.

-Solveig, qui c'est ? »

Un long soupir faussement exaspéré s'échappe de la poitrine de Lucie.

« - Ne fais pas l'idiote, tu sais parfaitement qui est Solveig. C'est la sœur de Thomas, elle a cinq ans de plus que lui. Elle et lui sont mes nouveaux amis...

-Ta mère a déjà vu le résultat ? » poursuit Zoé, vaguement ironique.

« - Bien sûr que non. Ce soir au dîner on va encore vivre un très grand moment... Tu ne voudrais pas passer à la maison, tout à l'heure ? Tu verrais mes petits frères...

-Pas le temps. J'ai rendez-vous avec Mamie et Damien dans une heure. On va acheter des vêtements, ensuite Mamie nous reconduit à la maison.

-Tant pis, je me débrouillerai bien. Mais ça me contrarie... Je pensais que tu m'accompagnerais chez Thomas.

-Pourquoi faire ?

-Disons que... J'avais envie que tu fasses sa connaissance, c'est tout.

-Une autre fois... »

Un silence s'installe. Rien dans l'attitude de Lucie n'indique qu'elle ait l'intention de s'éterniser au Quartier général. Elle porte un tout petit sac rose qui ne doit pas contenir grand-chose. Elle reste debout et les talons de ses chaussures s'enfoncent doucement dans le sable. Elle n'a même pas ôté sa veste en simili-cuir rose, si étriquée qu'elle semble fabriquée pour une fillette bien plus jeune.

« - On est dans la période rose ? »

Lucie se contente de hausser les épaules.

« - Tu ne te mets pas en maillot ? Tu n'as rien apporté ? » poursuit Zoé en enlevant son T-shirt. « Je vais me baigner, il fait trop chaud... Tu ne viens pas avec moi, je suppose ? »

Zoé plie ses vêtements sur la serviette avec des gestes faussement tranquilles, Lucie l'observe. Les jeunes filles, de même taille et longtemps si semblables qu'on les prenait pour deux sœurs, se sont depuis quelques mois

progressivement transformées. La petite Lucie au museau de fouine qui faisait rire Zoé est devenue une jeune femme. Son teint diaphane disparaît sous des artifices qui cachent maintenant les taches de rousseur de son enfance. La bouche peinte, les cils rallongés de plusieurs couches de mascara noir-corbeau, Lucie vacille sur ses talons. Derrière ses grosses lunettes, elle observe tristement son amie, menue et bronzée dans son maillot de nageuse. D'un geste vif et précis, Zoé enroule ses cheveux châtons en une brioche qu'elle fixe au sommet de sa tête, un peu de travers, à l'aide d'une épingle invisible.

« - C'est dommage, j'aurais bien aimé que tu rencontres Thomas... Au fait, j'ai apporté des cornichons pour notre goûter.

- Waouh! Donne-les tout de suite, alors, j'ai faim... Ça c'est du concret... Excuse-moi, Lucie, mais tu n'as pas besoin de moi, pour aller là-bas.»

- Zoé, ce n'est pas ce que tu crois...

-Je ne crois rien. »

La voix de Zoé s'est cassée, comme si des larmes nouaient sa gorge. Lucie accroche alors ses doigts autour du bras de son amie, enfonce ses ongles.

« - Arrête ! Tu me fais mal ! Tu es folle ! Lâche-moi ! » Zoé a lâché le cornichon qu'elle tenait au bout de ses doigts. Il roule entre les galets et la jeune fille le regarde et le voit disparaître, consternée.

« - Zoé, tu n'imagines pas ce qui est en train de se passer ! Je suis sur le point de rencontrer mon PERE, est-ce que tu réalises ? Depuis dix ans, je ne l'ai pas revu... Et c'est grâce à Thomas. Alors je me fiche bien de ce que tu imagines sur nous, parce que mon PERE est d'accord pour me rencontrer. Je lui ai parlé au téléphone, il ne me reste plus qu'à trouver LE bon argument qui me permettra de partir le retrouver. Je vais m'en aller, Zoé, peut-être bien pour toujours d'ici ! »

Le mot PERE s'est détaché, en lettres de glace, du discours rapide de Lucie. Zoé s'est affaissée sur sa serviette de bain. Dans un même mouvement, Lucie s'est assise tout près de son amie. Il est près de quatorze heures trente, il fait chaud, et Zoé pourtant se met à trembler. Elle ferme les yeux.

L'hiver. Une bande de route neigeuse, bordée de quelques villas élégantes. La petite Zoé de huit ans porte de gros après-ski et un blouson ouvert sur son pull, malgré le froid. Émerveillée de marcher là, seule sur cette route déserte, libre, habitée des personnages créés par son imaginaire. Elle tient son lapin en peluche par l'oreille, sur cette route infinie. Fées et lutins l'escortent, et la merveilleuse sécurité de son enfance choyée l'habille mieux et plus chaudement que n'importe quel manteau. Tout en marchant, elle imprime ici et là ses mains dans la neige, déposant son empreinte sur les chemins du village des dernières vacances de bonheur avec ses parents : Le Hameau.

« - Zoé, tu m'écoutes, cette fois ? Où es-tu encore partie ? » chuchote Lucie. « On est sur la plage, Zoé. Reviens sur terre. Tout va bien. Je vais t'expliquer. »

Mais Zoé a l'impression de déjà tout savoir par cœur : la rencontre entre son amie d'enfance et Thomas, lors des vacances de printemps, l'amitié qui les a instantanément unis, la passion du garçon pour les enquêtes policières et l'informatique. Il adore les enfants, finance ses études de droit international en faisant du baby-sitting. Zoé, agacée par la fascination que Thomas exerce sur Lucie, écoute son amie d'une oreille distante. Des paroles déjà cent fois entendues.

« - Voilà... Tu sais déjà comment Thomas m'est venu en aide, au jardin public...

-Il a soigné Léo quand il est tombé de la corde à nœuds, tu me l'as expliqué.

-Alors tu t'intéresses quand même à ce que je raconte... J'avais franchement l'impression que, depuis quelque temps, tu te contrefichais de ma vie... Donc, quand Léo est tombé de cette corde, je crois que si Thomas n'avait pas été là, pour prendre les choses en main, j'aurais franchement paniqué. Il nous a tous ramenés à la maison dans sa voiture... Thomas est tellement organisé... Il avait tout le nécessaire de soins dans une petite trousse. Tout en conduisant, il m'a expliqué qu'il était étudiant... Mais en vérité c'est quelqu'un de tout à fait spécial : il a vingt deux ans, il aimerait devenir détective privé, tu te rends compte ! Il a un réseau... gigantesque. Et... Voilà, il a fini par retrouver mon père...

-...

-Ça te laisse sans voix ?

-Ta mère est au courant ?

-Ma mère ? Évidemment non. Elle a tiré un trait énorme, au feutre noir, sur sa vie d'avant. Maintenant, depuis qu'elle est avec Fred, avec les triplés, c'est une autre femme. Elle prépare des gâteaux, organise des goûters pour les enfants du quartier... Elle achète des tonnes de vêtements pour les garçons, passe un temps incroyable à rechercher des informations sur les naissances multiples, comme elle dit... Elle ne vit que pour Paul, Romain, Léo. Moi, le vendredi soir, je rentre de pension, ils m'attendent. Paul, Romain, Léo, dans l'ordre de leur apparition à l'image. PRL comme Petits Ratons Laveurs. Ils sont là, bouche bée, dans leurs vêtements de marques chères... Jamais habillés pareils. Et moi, Lucie, je suis le grand méchant loup. Toujours le même jean déchiré, le même blouson débraillé. Invisible.

-D'où ton nouveau style ?

-Ne te moque pas. Quand je dis « invisible », c'est surtout... moralement. Mais attention ! J'adore mes petits frères, tu le sais bien ! Je me couperais en deux pour eux,

Zoé, je te le jure ! Mais maman... Elle dit que je suis une grande personne, qu'il faut que je réfléchisse sérieusement à mon avenir. Sauf que de cet avenir, Zoé, je n'en ai aucune idée. A part peut-être faire du théâtre... Et encore... Elle dit que ce n'est pas sérieux, évidemment. J'aime bien la pension maintenant, on est tranquilles là-bas, mais au début, ça a été dur, tu te souviens ?

-Les triplés étaient encore des bébés.

-Dans un sens, j'ai bien compris la décision de maman. J'avais à peine quatorze ans. Toujours en train de rire, de m'amuser, toujours dans la lune !

-Je me rappelle ! Il nous arrivait de passer des heures à bavarder après la cantine. On sortait en cachette pour aller boire un chocolat. On oubliait les heures des cours, tout à coup il était quatre heures de l'après-midi, on ne s'était rendues compte de rien...

-Le serveur du Bistrot de la gare, tu te souviens ? »

Zoé se met à rire nerveusement. Ce serveur, dont Lucie était vaguement amoureuse, ressemblait tellement à Chris, l'homme dont Cécile, la mère de Zoé, ne pouvait plus prononcer le nom. L'homme qui avait disparu de leur vie, une nuit glaciale de décembre 2004 au Hameau.

Parti sur un chemin blanc, happé, emporté pour toujours dans un tourbillon de neige, disparu à tout jamais sur le chemin des étangs.

Les pensées de Zoé se mélangent. Elle n'est jamais retournée au Hameau, le lieu maudit qui a englouti Chris.

« - Zoé, à quoi tu penses ? Écoute... J'ai beaucoup discuté avec Thomas, de ma vie, de ma famille. Et aujourd'hui, à force de recherches, il a bel et bien retrouvé la trace de mon père. Mais il a fait plus : il a repris contact avec lui. Et devine quoi : mon père aimerait me revoir. Loin de nous il a refait sa vie. J'ai compris qu'il n'était pas heureux avec maman, ce sont

des choses qui arrivent. Depuis, il s'est remarié, a eu une fille, tu te rends compte ? Elle s'appelle Céleste, a neuf ans de moins que moi. Elle est au courant de mon existence et m'a déjà envoyé deux messages ! Mon père me propose de venir les voir fin août, dès leur retour de vacances. Ils habitent une grande maison, dans le Sud, mais d'abord il voudrait que j'en parle à maman, et ça... C'est absolument impossible !

-Et toi, au même moment, tu ne trouves rien de mieux à faire que de te transformer en... épouvantail ! »

C'est plus fort qu'elle, Lucie éclate de rire.

« - Mais c'est un jeu, Zoé ! Ce soir ma mère va ouvrir la porte, débiter tout un discours et là, brusquement, elle va réaliser qu'elle n'a pas devant elle sa Lucie habituelle, qui râle et court s'enfermer dans sa chambre, mais une sorte de... Un épouvantail, tu ne me fais pas de cadeau ! »

Lucie est ainsi, elle a senti derrière l'apparente cruauté de la comparaison toute la sensibilité et la tendresse dont Zoé est capable. Le monde du magicien d'Oz, comme les histoires de fées et de lutins, n'est jamais très loin, tout comme l'enfance des jeunes filles.

« - Je n'ai pas l'intention de parler de tout cela dès ce soir avec ma mère. J'ai promis de m'occuper des petits ratons laveurs, mon clan PRL. Je vais sans doute faire profil bas, laisser passer l'éventuel orage... Elle ne remarquera peut-être rien, d'ailleurs... Et toi, » reprend Lucie après un court temps mort, « tu y pense toujours ?

-A quoi ?

-Ton père ?

-Moi c'est différent. Mon... Chris ne nous a pas quittées. Il a juste DIS-PA-RU... Non, c'est trop compliqué, et puis j'ai peur...

-Et cette histoire bizarre ? L'homme fantôme...

-Je n'ai plus envie d'en parler, Lucie...

-Zoé... C'est toi qui a voulu faire une enquête sur cette drôle d'histoire. C'était il y a... trois mois ? On a passé du temps à rechercher toutes les informations qu'on pouvait trouver... La semaine dernière encore j'ai vu le classeur dans ta chambre, avec toutes les coupures de journaux qu'on a découpées ensemble. Un témoin affirmait tout de même l'avoir reconnu... Un médecin, ou une infirmière ?

-L'enquête n'a pas abouti, Lucie. Maman pense que Chris est mort depuis longtemps. Je suis d'accord avec elle.

-Zoé... Pourquoi tu ne dis plus jamais papa, ou même « mon père » ? »

Zoé rencontre les petits yeux plissés de Lucie, si clairs sous les couches de mascara sur ses cils fins. Comme des petites pointes acérées, ils sont plantés dans ses propres pupilles, dilatées par sa lutte intérieure.

« - C'est Chris, c'est tout, on l'appelait comme ça avec maman, avant qu'elle ne me défende de prononcer même ce nom.

-Comment va-t-elle, ta mère ?

Zoé hausse les épaules.

« - Elle vit comme une nonne. Entre son boulot de bibliothécaire et la maison, dès qu'elle a un instant de libre, elle court, elle court... Depuis qu'elle s'est mise au régime, elle est passée de la taille 48 au 36. Là, elle est carrément maigre. Avant, elle se plongeait dans un bouquin avec un paquet de biscuits, une tablette de chocolat, ou elle ouvrait son ordinateur pour écrire des histoires, des tonnes de feuilles qui sont restées dans des tiroirs, comme son enquête personnelle, son grand projet sur *l'Affaire Jean Barthélémy*, la disparition de.... Un manuscrit enfermé maintenant sous une tonne de papiers. Elle ne veut plus en entendre parler. Je crois qu'elle a peur, elle-aussi. Bien plus que moi.

-Elle a peut-être aussi des doutes.

-Ça m'étonnerait beaucoup. Mais on n'en parle jamais, elle et moi...»

Cet après-midi là, après le départ de Lucie, Zoé va nager longtemps, jusqu'à la pointe de la digue Nord, malgré le danger. L'eau qui glisse sur sa peau et s'insinue dans sa bouche, parfois dans son nez, l'effort qui tend ses muscles, régule son souffle et les battements de son cœur, nettoient et purifient peu à peu son corps du sommet de son crâne jusqu'à la pointe de ses orteils. Elle s' imagine sirène, ondulant doucement entre les eaux vertes, plongeant au creux d'une forêt d'algues jusqu'aux profondeurs de la mer. Quand elle reprend pied sur le sable, elle a l'impression de voler, et sa tête tourne tellement qu'elle va devoir s'asseoir quelques minutes sur les galets.

Elle ne voit pas le garçon qui l'observe, depuis que son amie est partie, à l'aide de jumelles. Il l'a surveillée de loin, a vu sortir de l'eau la silhouette fine et musclée, ne l'a pas quittée des yeux tandis qu'elle escaladait les galets jusqu'à la langue de sable où l'attendaient ses affaires. La jeune fille se trouve à présent à quelques mètres de lui. Discrètement, il prend quelques photos.

Zoé est une jeune fille sans fards qui n'a pas dix-sept ans. Simple et solitaire, elle vit dans une bulle, oscillant entre le réel, ses rêves d'adolescente et les vestiges de son enfance, cristallisés sous la croûte glacée, noirâtre et figée par le vent d'un bonhomme de neige oublié, là-bas, au Hameau... Zoé se livre peu. Ceux qui la connaissent mal voient en elle une fille sportive n'aimant que la nature et les livres, un personnage un peu décalé par rapport aux jeunes de son âge.

Zoé a quitté la plage, sans rien remarquer du manège du garçon qui s'est fondu dans la foule du boulevard maritime.

- 3 -

La porte s'ouvre sur le sourire rayonnant de Thomas. Lucie, essoufflée, pénètre dans l'appartement inondé de lumière.

« - Tu as l'air épuisée, mon ange !

-Je circule à pieds, je te rappelle que je n'ai pas un centime en poche pour acheter même un quart de ticket de bus. On a dépensé tout mon mois le week-end dernier... Je crois que je vais reprendre le baby-sitting.

-Tu peux aussi demander une augmentation à ta mère ! »

Lucie promène un regard sombre sur le décor qui l'entoure. L'appartement de Thomas donne sur les quais. Les murs d'un gris pâle et bleuté ne comportent qu'un seul élément de décoration : une immense photo de Thomas et de sa sœur Solveig, bronzés et resplendissants. Mais le F3 spacieux du nouveau quartier des docks regorge de matériel high-tech en tout genre : chaîne hi-fi, Home cinéma, trois ordinateurs et une tablette dans une protection dorée, plus quelques objets dont Lucie ignore l'usage. L'ensemble dégage une impression de froideur métallique.

« - Et d'où vient mon ange ?

-J'étais avec Zoé.

-Ah... Et que deviens notre Zoé ?

-Zoé n'a pas besoin que tu t'intéresses à son sort. Je n'ai pas envie de te parler d'elle, elle a sa vie, c'est tout.

-Bien, bien. mon ange est de mauvaise humeur. Alors nous allons passer directement aux choses sérieuses. Viens voir ... A mon avis, tu vas être très, très intéressée. »

Lucie s'attarde à contempler la vue de la fenêtre de l'appartement, qui plonge directement sur le bassin où les miroitements du soleil dessinent des vagues en trompe l'œil. Chez Lucie, tout est si différent. L'appartement du vieux centre-ville donne sur la rue, et il y règne un tel fouillis depuis l'arrivée des triplés que la jeune fille ne se sent bien que dans sa chambre, côté jardin.

Thomas est penché sur l'ordinateur posé sur la grande table nue. Ses longs doigts vont et viennent, et son visage mince et bronzé se crispe, totalement absorbé par sa tâche.

« - Regarde ça ! »

Thomas rejette en arrière une mèche dorée et bouclée, pose ses yeux noirs sur Lucie, toujours debout au milieu de la pièce, perchée sur ses chaussures qui maintenant lui font très mal aux pieds.

« - Assoie-toi, tu ressembles à un échassier perdu au milieu d'un carrefour. »

Lucie hausse les épaules, elle a parfois du mal à comprendre l'humour de Thomas.

« - Voici la maison de ton père. »

Le garçon tourne l'écran vers Lucie, et un cri s'échappe de la gorge de la jeune fille. Elle s'assoit, approche son nez de l'écran comme si elle voulait pénétrer toute entière à l'intérieur de la photo.

« - Il habite vraiment cette maison ?

-Et oui, un mas provençal, avec piscine, vue sur la garrigue, et une petite terrasse pour le pastis du soir... Il a bien réussi, ton paternel ! Il m'explique qu'il a créé il y a cinq ans une entreprise de vente de matériel de construction, il a cinq employés... Et devine la meilleure : il est intéressé par mes compétences en communication, il voudrait que je travaille pour lui !

-Non ? Toi ? Tu partirais là-bas ?